EROTICON

Le Chant Surromantique N°6

LE MOUVEMENT SURROMANTIQUE

Financé par la cvec

Université de Lille

Sorbonne Nouvelle FSDIE

Crous Lille Nord Pas-de-Calais

EROTICON

Prologue

Petite légende p. 4

Les Trois Grands Livres

Livre de la Matière p. 7

Livre du Songe p. 17

Livre de l'Intériorité p. 37

Épilogue

Montagne rouge ou l'appel de l'airain p. 45

Contacts p. 50

Texte (anatomie) d'Augustin Ampe, Vivian Botte, Aurélien Capy & Noah Lafarge.
Visuels d'Émilie Brecard.

Petite légende

Au pic des ronces, des toits et des coteaux, des bourgs, des pays, la même voix triste, au pic du plus grand pinacle, de la plus belle souillure, s'épanche sur les vaux, comme mille blessures. L'histoire, la vérité, lorsqu'un poète l'invente, ne tient pas comme les fières montagnes, comme les pays des bourgs, des fiers coteaux qui s'impriment dans la ronce, dans les toits, qui correspondent comme un concert d'instruments. Cette voix, cette même tristesse, qui s'écoule comme mille blessures, celle du poète, qui s'effondre, qui ne peut correspondre, s'écartèle…

… entre ***Matière*** *et* ***Songe****.*

Cette singulière voix, la même, soupire, comme le mythe qui nous occupe fait soupirer.

I. *Les follicules du chaos.*

Au commencement, il n' y avait pas de Verbe, ni non plus d'Action. Nous étions à la fin du Monde. Il y avait seulement des corps (des mélanges de pierres et de souvenirs) des petites amibes, des kaléidoscopes pleins les yeux, le nez, la langue, et pleins nos phalanges, et pleins nos casques.

Les follicules du chaos.

À ces tout petits corps, on a réservé une belle histoire, une de ces légendes qui fait baver.

II. *C'est l'histoire de deux serpents : un serpent de pierres, un serpent de souvenirs.*

Il était une fois deux royaumes, ces royaumes qui avaient créé les corps : d'un côté la Matière, d'un côté le Songe.[1]

1 *… pas vrai que nous sommes tous faits de chair, et tous aussi faits d'esprit ? puisque nous sommes des corps… mais c'est si douloureux. Nous sommes à la fin de l'univers ! (Je veux mourir).*

À leur tête, nous nous retrouvons avec deux serpents (vomis par on ne sait quel dieu), un serpent de *pierres* et de *souvenirs*, rivaux, qui recouvrent toute la terre.

L'un possède l'avenir – on dit même qu'il avait prédit la mort de son ennemi.

L'autre possède le passé – et par voie de sempiternelle conséquence, il gardait l'enfance de son frère.

Ce dernier était triste comme la roche, ainsi qu'une pierre désespérée, et l'autre optimiste, mais téméraire.
Depuis la nuit des temps, ces deux vipères rampent pour le monde. Ce dernier était alors divisé : nous avions des déserts inanimés, remplis de roches, dans lesquels les désespérés, ces infiniment déçus, vivaient comme des nomades. De l'autre côté de l'univers, nous avions des séries de volcans en activité, desquels survenaient, pour finir en coulées lumineuses, des ruées de souvenirs marquants.[2] Pour le serpent de souvenirs, il s'agissait de durer, et non plus seulement de *fabriquer* des mémoires fugitives. Pour le serpent de pierres en revanche, il s'agissait de tuer, de mettre un terme à tout sursaut d'images, à toute *voyance* (qu'on appelait dans les cercles nomades *les premières émotions*). Mais depuis la nuit des temps, la roche ne se rappelle de rien, ou sinon d'un rêve dégoûtant, où ses désirs spontanés, juvéniles sont interdits, impossibles. Et depuis la nuit des temps, les souvenirs nous brûlent. Même la roche des plus solides, le diamant des diamants, peut s'y liquéfier !

Aucun souvenir ne devient réel. Aucune matière ne peut s'animer.

Mais il fut un temps (une autre histoire, une autre légende à baver !) où les serpents n'étaient qu'une seule et même tristesse, un seul, un même reptile.

2 *Dans ma tête, je suis sûr que tout est fini, qu'il est éternel… je suis sûr qu'on commence et que je vais mourir… je sais que le soleil va s'écraser sur la lune ! Entre cette vie, cette mort, cette naissance, tout m'est indistinct, tout se ressemble.*

III. *Le serpent des deux serpents : Mélancolie, le poète-reptile.*

Le Serpent originel est mélancolique.

Mélancolie, subst. fém. : de plus en plus schizophrène, elle voudrait incarner ses désirs. Mais l'espace du rêve n'existe plus. Ainsi elle ne fait qu'éclater, que dériver…

Nécessaire est la Chute.

Comment, dès lors, ne serait-ce qu'espérer ? avoir foi en autre chose que ce monde, puisqu'il est le seul ? Comment la *Mélancolie* pourrait se tordre, s'avaler puis renaître ? Comment, de l'*intérieur* des abysses (puisque le serpent est toute chose), une autre voix pourrait siffler ?
Mais avant d'aboutir à la Matière, au Songe (à la Chute nécessaire), aux *follicules du chaos*, une première chanson gémit. On dit que l'univers poétise :

Au pic des ronces, des toits et des coteaux, des bourgs, des pays, la même voix triste, au pic du plus grand pinacle, de la plus belle souillure, s'épanche sur les vaux, comme milles blessures. L'histoire, la vérité, lorsqu'un serpent l'invente, ne tient pas comme les fières montagnes, comme les pays des bourgs, des fiers coteaux qui s'impriment dans la ronce, dans les toits, qui correspondent comme un concert d'instruments. Cette voix, cette même tristesse, qui s'écoule comme mille blessures, celle d'un serpent, qui s'effondre, qui ne peut correspondre, s'écartèle… Cette singulière voix, la même, soupire quelques mémoires, quelques pierres, qui vous parviennent justement… Écoutez …

Livre de la Matière



« Errant, Sans feu ni lieu[1] »

De la matière

> "L'œuvre, même excellente, n'est que le souvenir imparfait d'un instant parfait. Se confiner dans la jouissante contemplation, ne point réaliser, serait la meilleure conduite et la plus sûre manière." (Saint-Pol-Roux, Liminaire aux *Reposoirs de la Procession*)

Je glane mes sommeils, mes débris, le long du doux macadam. Tout est long, tout est sinueux et se résume à ne laisser qu'un passage, fin comme une brindille, où doit s'étreindre - s'éteindre - mon corps fragile. Petit, que me dis-tu ? Rêvé-je encore ? Rêvéje, rêje, rage… Comment puis-je avancer dans cette direction, m'amolissant unement tout en m'enorgueillissant, durcissement de toutes mes parties organiques intérieures qui frissonnent, s'isolent et s'arrachent les unes aux autres ? Je bous de l'intérieur et la boue des cieux me glace - je suis le froid et le chaud - je ne serai plus jamais tempéré. L'étais-je un jour ? L'été a toujours été pour moi le plus froid hiver, la nuit est maintenant insomnie du jour. Un charabia incessant hurle autour de ma personne, ces nuées m'englobent, m'assaillent, ma bouche les conchie, ces commérages. Mes oreilles subissent un rapt - agression intense - égoïstement jouissif pour les masques nébuleux qui m'entourent, méprisant pour ma part. J'aperçois mes oreilles fuir au loin. Revenez ! Je les maintiens au creux de mes paumes et entends vibrer leur membrane. Les abeilles ouvrières ont repris leurs nids gélifiés. Elles bourdonnent, donnent et bourrent mon crâne jusqu'au blanc crépitement. Peu à peu, le bruit diffus cherche à s'assoupir. Il s'entend silencieusement s'apaiser jusqu'à laisser la caisse provoquer la pétarade. La frappe asynchrone heurte la structure haute, la poutre métallique. Cette dernière maintient les tempes tendues jusqu'aux mandibules. Si ma bouche s'était volontairement tenue ouverte, ma langue aurait pu écouter et distinguer les cliquetis variés des criquets.

Dans cet étroit chemin longiligne, les ombres révulsées s'attirent et se séparent comme si de rien n'était.

1 Histoire contemporaine.

Ne serait-ce pas une spécificité du monde, cette division cellulaire, cette séparation sans lendemain ? Je m'attendais, moi, à un magnétisme. Je m'attendais à plonger et à n'y ressortir que ce besoin essentiel. Hélas, elle m'abandonne. Cette ruelle ne retient pas de lieu d'aventures, elle ne conçoit que des lendemains. On y passe comme si on avançait à reculons, indifférent, sans autre mesure ni but que d'agir contre l'effort insipide de l'examiner. Toutefois, la ruelle nous serre, on l'enjambe à grand pas, on s'essouffle de voir pareilles gens. On s'essouffle, que dis-je, je suis moi-même essoufflé de ne pas tenter de vous la décrire davantage.

Le temps que l'on promène avec soi, comme un tyrannique malinois face auquel on ne peut s'imposer, surnage dans le froid remuement des moments refoulés, négocié par les heurts de mes claudiquements, en griffant la voie d'un passage formé et sitôt délaissé, mourant inaperçu. Rien ne semble rester qui ne soit plus qu'une ombre, et les allées et venues ne laissent pas de quoi confisquer des formules de ce que l'on ressent flâner à la surface. Quelques mots murmurant m'emmurent par instants, promettant les contours de ce qui est passé, mais je ne comprends pas ce qui pourrait vaquer dans ce néant plombé, ineffable et constant. Laissez à mon silence un ridicule plus beau que les hésitations d'exister sur ce plan, adoubez-moi doux traître au mutisme félon, car je ne dirai plus ce qui est sans raison, à moins que vous ne brutalisiez les meurtrissures de ma verve qui suppurent encore depuis le pénible temps des jours stériles, et des voies oubliées.

Veuillez croire, chers lecteurs, que ma volonté, qui résulta d'un acte inlassablement déceptif - puisque toutes altercations entre deux structures de chairs chaudes, conglomérées, sont des coups furieux qui se diluent ensuite dans la lassitude et l'oubli - de vouloir reproduire cette rencontre ne s'arrêta guère, ne s'arrête guère, ne s'arrêtera guère, devrais-je dire à l'heure où je vous parle, à l'heure du crépuscule. Vous êtes mes plus sincères donneurs d'ordre. Ayez la bonté de me tenir sous un soleil viable, ou tout au plus à l'irradiation d'une conflagration blafarde ; je vous l'accorde, je n'ai jamais dit que ce n'était pas une mince affaire, de me tenir en vie. Il est douloureux de rechercher sur la surface plane, vernie de poussière et de mort, les fluorescences fongiques de ce qui fut soi.

C’est fouiller sous la fange, sous l’insupportable empire du survenu, que de s’acharner à scribouiller quelques instants de grandeur, ces modestes catharsis que la réalité propose, crachottées en redondantes obsessions sur lesquelles rebondissent les fébriles périodes de veille.

On ne se souvient jamais impunément des choses, et encore moins des êtres. Il faut néanmoins m’étendre afin de ne pas me laisser crever par un étouffement de lymphe et de bile dont le gargouillement exocrine ne peut souffrir de ne pas dire ce qu’on ne veut pourtant jamais concéder, sous peine d’en solder la substance à la vacuité de l’entendement humain.

Que la transaction se fasse, que la prostitution s’opère ! Prenez dès lors de moi ce que je peux vous vendre. Ma dignité n’est plus puisque je l’ai suée.

Voyez !

Une lumière, une obscure clarté aux allures féminines, se tient devant moi. À une dizaine de pas. Pauvre image topique, m'entendais-je dire tout bas. Cette image récurrente se fait multiple, se fait commune, se fait quelconque. Seulement. Elle est seule. Elle se distingue d’entre toutes. Une lumière comme celle-ci, il n'y en a qu'une et à quoi bon penser à une autre. Les lampadaires s’étaient tout à coup assombris. Ils n’éclaireront jamais plus autant les pavés. La marelle où je ménageais mes foulées s’est éteinte. Les luminaires ne dirigeront plus mes pas. Comment peut-on encore supposer qu’un fil incandescent ait le rôle illuminateur d’un éclair ? Il n’en est que la pâle copie ; tel un cri face à la fureur. La blancheur prolonge l’immédiateté. Pensez à cette fureur au loin, vous l’entendez gronder, immobile, elle arrive, et voyez son scintillement nu, intime, se découvrir, sentir la caresse de la dentelle noirâtre arracher délicatement sa manche et l’entrouvrir. C'est l'orage. Un tressaillement monte - la faune a migré depuis longtemps - il ne reste que ma personne et la pluie qui me couvre, comme l’essence prête à être incendiée. Les gouttes d'huile disséminent des ondulations qui, peu à peu, font violence. Les vagues creusent ses joues et le sommet de son épicrâne, soumettent ses cheveux au poids de l'instant, laissent ses mèches se déverser telles des pâles lampes-torches qui se reflètent sur le sol. La nature s'enfièvre peu à peu et irradie les cadavres au nom de passants.

Tandis que les lames continuent à déferler, s'aiguisant davantage au contact du sol minéral, je la regarde, elle me coupe le bout des cils, cisaille le creux de mes paupières, afin que je ne puisse plus détourner mon regard. Lueur aqueuse - marée noire et agitée - mélangée à mon sang, je l'entends ruisseler jusqu'à moi, moi qui ne crois en rien, qui ne crois qu'en moi, moi, moi, et comme je ne suis rien...

Je m'arrête là, vous avez dû me comprendre. Permettez-moi de me confesser. Croire l'absolu, ce phénomène, cet instant qui s'allonge dans la durée qui devient lenteur, qui prend doucement vos omoplates et traverse peu à peu le lobe orbital, jusqu'à perforer, tout à coup, d'un seul geste, de la gorge au creux du ventricule droit l'ensemble de la chair jusqu'à vous amuïr. En réponse à ce coup, vous vous recroquevillez violemment devant la clarté qui a jailli. Marie - amie des lances-solaires, des lances-ondulatoires qui vibrent en écho sans jamais avoir volonté de cesser cette activité qui ne fait que m'agacer, car oui, il faut l'avouer Marie - amie des jours heureux, je me complaisais sous la terreur de ma nuit et ne comprends toujours pas votre besoin de m'exposer votre soleil brûlant d'Orient.

Cette nuit-là s'était scindée. Je me trouve entre ciels et eaux, miroirs horizontaux. Le creux des pavés avait déformé les rayons. Les filets, qui éjaculaient par intermittence du bas miroir, produisaient des timides ((éclats)). Le verre ne se ((brisait)) pas, le firmament ((rebondissait)) de manière ((étrange)) en une multitude de ((petits)) ((pépins)) ((prêts)) à germer, à se diviser, à se ((reproduire)). Mes yeux, fermés depuis un certain temps, examinent encore ces trampolines, ivres, qui amortissaient les chocs à retardement, se partageant les victuailles.

Puis, la voilà.

Cette incarnation continue à m'agripper l'œil, comme une rémanence imposant ses ondulations sous mes paupières fermées, et dont les vomissures dansantes ne sont que les innombrables déclinaisons d'effets stroboscopiques.

Cette hallucination m'est comme une durable réaction chimique entre les vapeurs enténébrées des recoins de ma vie, ces substances intimes des mystères et des heures, et cette indissoluble inscription de puissance dont ma rétine semble s'être rendue vassale, pour ne pas la supposer complice.

Ceci n'est pas à moi, c'est un effet venu trop brutalement, trop sauvagement, puisque je l'ai capté dans les steppes farouches du grand extérieur, au-delà de ma peau. Pourtant, mes cellules frémissent comme à l'approche d'un virus œuvrant à ma torture. Mon cœur remue, les nerfs se fâchent, tout semble me punir de l'avoir rencontrée, mais le baume animal dans mes veines se propage, éructe, me charme en m'engueulant :

« Fauve, tu as faim. Reptile, tu la sens. Volatile, tu la vois. Humain, disparais dans les ombres, tu n'es pas convoqué à l'assemblée du Feu ! »

« Animal, réveille-toi, le trou noir de ta vie, la béance douloureuse de ta cervelle peut trouver sa proie ! Surgis, rugis, ton estomac te hait et ne veut plus de toi. Dévore cette manifestation de vie battante, elle est tout puisqu'elle n'est pas toi. »

Cette somme de contrariétés et de déconvenues cumulées sur le cœur qui se délave, devenant vieux trop tôt de trop de raffinements, me parait l'équation dont résulte l'impossible cheminement de mes aspirations. L'homme en moi n'est-il pas le traître de mes jours ? Et la femme aperçue n'est-elle pas mon recours ? Fabriquons-nous une déité, impalpable encore, qui soit de son allure, et que l'humain en moi meure en lui donnant une vie, exaltée sous les feux des franches teintes fauves.

Il est un intervalle où les creux s'oblitèrent, et où le froid sensé, avec ses brouillards rationnels, ne sont plus un enfer domestique et cruel.

NOCTA DELIRIUM

À ce moment précis, mon corps, d'un coup d'un seul, s'expulsa des draps.

Lecteurs, vous pouvez me méjuger ! Je préférai prendre la voie de l'inconfort que de me tenir raidi, comme dans un tombeau ouvert, attendant dans un dernier instant la pointe crevasser mon thorax. L'inconfort est l'écriture. Elle se trouve étonnamment plus confortable une fois l'avoir farouchement domptée. La malignité de cette dernière est compensée par son propre moyen à reflux.

Dans l'anonymat et la confidentialité de mes nuits sans sommeil, les ténèbres s'accumulent en d'innombrables et balourdes fluctuations envahissantes, sourdes à mes agitations dont saignent mes paupières. Je sens mon cou bleuir sous la force strangulante de mes noirs atermoiements. Mes envies s'entortillent et suintent de ma peau, baignant ma chair avide comme on sue au soleil. Mes bons amis, connaissez-vous cette atroce torpeur où toutes les voix s'amassent et fondent tout à coup dans une même sphère bouillante, faite de ce plasma de chaos neuronal ? Tout s'y déforme peu à peu pour mieux conjecturer des tensions idéelles, dont les énoncés contradictoires s'affrontent et amplifient les espaces sensibles des songes chahutés. Comme une conflagration dont l'ardeur se dilate, et finit d'emporter au loin ses cœurs de combustion. Ce sont des coagulations de croyance, qui, semblant s'attiédir, supposent une tangibilité, ainsi que des masses formées de mystifications et d'harmonies spéculatives. Le rêve bée sous moi et m'absorbe. Les masses coagulées se bornent et s'ancrent en moi, et l'oubli ne prend pas ses noirs fragments d'esprit, désormais immobiles, et constellant l'étendue abstruse de mon être. Face au réveil, je les sens scintiller au fond de mes pupilles et donner au réel une foi reforgée.

La chose aimable ayant dardé mes songes de son brûlant empire, je la sais démiurge de ce qui brille en moi. Je l'attends, avide d'accomplir cette révolution dont elle est la maîtresse. Je la veux face à moi, pour la réunifier avec ce qui est né à l'ébauche de son ombre au fond de mon cerveau. L'atrocité du monde se dilue aux lueurs d'un espoir effronté ; tout est suspendu à la clé de lumière, rien n'est définitif pendant que je l'espère.

La naissance du jour m'apporte la splendeur
D'une image effarée, sans ombre et sans porteur.

L'écriture vint ainsi, reparaissante. Non que la torpeur de la nuit m'en ait refusé l'aventure, puisque tout mot tombé n'est qu'une reparution de rêveries passées, auxquelles on abolit la clandestinité sous les ratures de l'encre et les jaunissements morbides du calepin. L'écriture me revint comme une bataille entre la conscience et la vie, et ma voix peu crédible déchire moins bien le jour que les nuits, malignes scrutatrices de mes propos déments. La Constellée que j'aime résiste comme elle peut sous le jour ronronnant, où tout semble rôtir en devenant présent sous mes yeux peu à même de voir le vrai. Je convoite en sa forme des lueurs sans âge, mais que fera mon cœur si sa peau m'est cendrée ? Comment peut-on aimer lorsque l'on peut connaître ? La sensualité des ombres, formées selon des formes à moi, ne sera jamais moins vraie que l'indélicatesse des matières et des formes.

Mon Autre est impossible, puisqu'il est dénué de ce sang similaire, de l'aveuglement chaud où la vie prolifère pour mieux s'exaspérer.

L'Autrui que j'aime, le spectre qui m'étrangle de son glorieux poison, est l'informe sommet de mes quelques passions. Une masse d'envolées à deux sous, coagulée en un seul profil synthétisé avec l'éther même des rêves, s'effondre en la voyant, elle.

Mais je la soupçonne déjà, du coin de l'âme, dans le gris corridor des expériences passées : elle, la « elle » originelle, elle s'étrangle, dans la simple mesure où elle est véritable ; elle essaie de s'admettre dans l'hypothèse d'exister dans son compartiment de vie occidentale, mais demeure trop harcelée de ce qu'elle ne sera pas, comme moi et les quelques fantômes de mes advenus spéculatifs, corrompus, errant de leur fausse absence dans le noir de mes yeux.

Je nous sais sans le croire. On s'aperçoit, on se dégoûte. On ne tolère plus les conditions générales de notre humanité, empestant les structures qui nous narguent.

J'ai envie de pleurer de ne pas être en verre, j'ai envie de pleurer qu'elle ne soit pas lumière ; on n'a pas la pureté au seuil moléculaire pour nous réjouir du peu que les vies peuvent passer.

Deux tas de gadoue se rencontrent. Ils ont des salissures au fond impardonnables. Plus rien ne les stimule à vouloir ignorer leur tiédeur organique.

Je m'échappe et perturbe l'erreur de l'accointance habituelle ; les yeux de ma Constellée, redevenus vivants dans sa pire acception, sont désormais pour moi d'une horreur pragmatique.

Paix, l'espace de la trêve m'accueille sous les heures égrainées au-delà, dans un pays quitté où mon corps s'exténue dans un souffle rêveur, où mes yeux ne sont plus que les aiguisés poinçons de la brume et du vague. La trêve quadrille des airs sans rythme et sans fondement, qui pourtant se déclinent et coulent avec lenteur, comme une marée noire couvrant l'éternité blanchâtre de la plage. Cette petite infamie de composer ses heurts avec les tournures tendres et charnues de ce soi indésirable, et pourtant obstiné, m'occupe. Ce mince sacrilège offrira au néant les partiales données de cette conjecture, m'opposant à cette Constellée ayant la mauvaise grâce de n'être pas lumière, et dans l'ombre qu'elle laisse écrase toute croyance en mon astrologie. Qui vois-je avec mes yeux, si ce n'est pas celle que mes yeux m'ont vendue ? Qui suis-je, si elle est elle ? Sommes-nous plus triviaux qu'on ne peut redouter ?

Et face à cette imposture que je conçois par l'écriture, je ne peux admirer qu'un drame larmoyant, à en faire gifler le fleuron des acteurs odieux qui le composent.

Dès lors, lecteurs, après vous avoir raconté mes antiques péripéties, je m'en vais de nouveau déambuler dans les ruelles lilloises, cherchant ce grain d'amitié, entre quelques briques épaisses. Sachez que le rouge me colle à la figure, je dévisage le sol de honte. Mon affreux et ennuyant produit textuel a eu son succès commercial unanime. Une presse minable l'a encensé cristallisant, par ses commentaires, le néant où elle avait déjà pu me conduire, tandis que bon nombre de lecteurs, dont vous, ont lu cette rencontre avec l'admiration d'un âne benêt, recherchant l'Esmeralda d'Hugo ou la Jeune Martyre de Delaroche.

Depuis, je ne puis plus me dédire de cette niaiserie. Elle s'est installée comme une tumeur bruyante et a infesté, par son mugissement, tout ce piètre corps social. Personne n'est moins sage qu'une foule béante, rêvassant d'un bric-à-brac improvisé par une conscience désuète. Infortuné, je suis cloué au pilori où le public ingrat et repu m'offre des fleurs.

Je suis le flagellant, celui qui se croit Christ sur sa croix, la lance-solaire plantée au cœur, attendant désespérément du monde ce que le monde lui offre au quintuple. Je suis le Coriolan de Beethoven, désabusé, la lame à la main : à diriger vers le monde ou vers son propre cœur.

Pensais-je, par candeur, en pâtir encore quelque temps, un long moment même, puis tout doucement, d'un violent geste de la main, d'un rejet, comme lorsque l'on chasse une mouche, les faire disparaître, ces errements nébuleux, ce fantôme d'un instant qui occupe un espace et le sature. Mais, un éclat du coin de mon œil, brusque, fend la démarche paresseuse de ma promenade, me déséquilibre, me bouleverse. Elle est là. À interrompre ma flânerie. Laide comme une truie. Cette lumière blafarde que j'entends jacter, verdâtre, jaunasse, comme la plantureuse Mademoiselle Plusse. Immonde, informe, ignoble. Cette dinde auréolée, aux cheveux si crêpelés qu'ils paraissaient bossus, pomponnée sauvagement à la mode des Misérables ruelles, rencontre mon regard, brise la glace, la glace, étang de minuit, dans laquelle je m'étais si longtemps regardé, épanoui… Cette conne vient de finir d'effacer les restes de mon bref souvenir.

Livre du Songe



« Sornette d'outre-ville »

I. La création d'un poète

– Sur les coups de minuit, j'ai été soudainement pris d'un vertige d'avoir tué tous les hommes de la terre. Ni plus de famille, ni plus d'identité et ni de société pour mes yeux avides de repos. Paris s'imposait sous l'extase d'un Ciel jouisseur, recouvrant sa pleine dictature.

Je suis libre en glougloutant du lilas… Origine et terminal de l'Univers… Mon esprit durcit et s'affaisse… Durcit, s'affaisse.

– Après qu'il eut conquis l'univers, qu'il eut annexé planètes, étoiles et faubourgs, avec son ventre et son armée d'oiseaux, GRAND DIEU rejoignit ses proches, les attrapa et vérifia, comme à l'accoutumée, s'il s'agissait d'intrus. Ses mondes étaient semblables à des hôtes parasites dont l'éjection, le produit noir, était ravalés par GRAND DIEU. Son ventre s'empâtait comme une fugue, tandis qu'il prisait, sous l'aspect d'une poudre, des plumes d'oiseaux d'univers séchés.
Un jour, lors d'un long monologue adressé à ses enfants, petit-enfants, favoris, (chacun, chacune), teignes, d'autres encore, ravis de naître ou de mourir, CELUI-CI, pour le bonheur de tous et de la fière Cité, conta l'origine du MONDE. Je traduis pour vous ce mythe, car GRAND DIEU, puissance de croître ET D'AVALER, était trop énorme pour qu'une parole s'entende. Hum… Hum… Soufflant comme on s'imagine le souffle d'un orgue, il énonçait et faisait être :

« Vous ! Fleuves et canaux, resplendissez ! comme des millions fluides et toniques d'helminthes… Arrachez au soleil ces fragments d'éclat, pour que la houle fasse les bâtisses du peuple éthéré. Qu'à côté, ces elfes miroitants s'engagent sur nos vastes ponts, qui eux sont les véritables frontières, séparant les mers à gouverner.

Quant à toi mon bienfaiteur, apprends à nager, car la terre est réservée aux arbres, aux immeubles, aux chantiers, aux fruits et légumes de la nuit des fanaux. Apprends donc à voir à travers ce que ton genre a humilié, bafoué, jusqu'au ridicule de saisir en chaque chose une prise pour sa main. Apprends à aimer, à sourire devant des œuvres dont tu n'es pas l'artisan, à marcher, comme un moine sacrifie ses forces par la restriction, consacrant toute chose (les germes, les insectes, les tourments des bêtes écrasées) jusqu'aux prochaines moissons. Nous nous ferons un abri dans les choses que tu tiens pour vraies.
Regarde : c'est l'Arche qui s'échoue contre le Belvédère. Étant en réalité un port, il permet à toutes les espèces d'accoster. Dorénavant, vois, pars ourdir mes flots dans chacun de leurs tissus, atomes, mon reflet dans chacun de leurs yeux. Abandonne-toi, mue-toi dans ma propre vision et fais-moi voir, comme l'infini d'une spirale retourne en son œil. Délecte-moi, avant que d'autres dieux ne s'invitent sur cette terre, enfant dont je suis l'ENFANT, père dont je suis le GÉNITEUR, et qu'à chaque fois, je fais vivre lorsqu'il me loue.

II. Métro

I

On ne peut ni plus être seul, ni pris plus aux pièges des désirs, des yeux qui semblent destinés (mais je m'en retiens bien !). Cependant, avec les feux qui tournent, nous vibrons des vies souterraines, des câbles accélérés, du bruit (l'accordéon…), et des voies en accordéon, et des gueules aplaties qui recrachent la lumière… du bruit … Encore !
Non… Ça suffit… C'est pour les astres, pour après… La peine, soit c'est violemment vécue comme un chien, ou soit l'amie, qui vous fait agir encore depuis six ans. Tiens ! je tombe de mes escaliers et trouve une lettre… J'ouvre cette impromptue : c'est une commande ! …et c'est en mon nom ! Décidément j'en suis ! J'en suis au triple (même quinze cent fois, mille !). Derrière les mots inscrits sur cette lettre, je trouve les marques d'un esprit ingénieux qui, par son raffinement, perça le sens de tous mes essais.

Car il est vrai, du point de vue littéraire, du point de vue de ce que je veux faire de ma vie, du point de vue duquel enfin je pourrais me tenir en haute estime, je n'ai rien fait.
– On dit pour la première fois à cet homme qu'il pouvait écrire : « Écris simplement » «… envoie moi tes textes, et cette missive… » « … Je prendrai soin de te publier. »
« *Ô très cordialement, très chaleureusement, TON GRAND DIEU QUI T'AIME, gardien du monde et des oiseaux.* »

II

Je veux éviter tous les regards. Les chiens, les arbres n'existent plus.

La 11 a été renouvelée de mille couleurs, sauf les néons, qui me rendent interdit des sièges allongés. D'entrée, je veux coucher ces cinq ou sept blanches, seyant à mes propres désirs (d'essences, de fées…) Ce sont des corps monstrueux de copies : des coupes élancées, minces. Des cheveux châtains clairs, blonds, comme un service de cristal. (Je suis aveuglé de lumière et de phéromones.) Les cheveux blonds, châtains clairs, sont courts, discrets ou extravagants. Je vois de longues bottes, si et seulement si ses hanches sont visibles. Je perçois des sacs à mains, des talons, des bracelets, ou encore des bras, des jambes, si et seulement si je vois son ventre. Mais jamais je ne percevrai le moindre plaisir, ni de leurs ventres, ni de leurs hanches ! parce qu'elles me perçoivent comme une bizarrerie avec d'autres passions, avec d'autres plaisirs que les leurs, que ceux des hommes ou des femmes qu'elles désirent. Mais pourtant, c'est tout l'inverse !
Pour elles, j'habite pas Paris… j'écoute pas de rock… je lis pas et je vois rien… En plus je manque d'humour !… Je déteste les hommes… On dit que je nie leur bonté, leur morale ! Mais à la vérité, et ça ne tient qu'à moi, nous avons affaire à des guerriers, à des colons, des impérialistes ! Nous avons affaire aux plus grands gangsters des quatre derniers siècles ! Mais vous savez, imaginez ce qu'elles m'auraient dit, si je devais tenir mon procès : elles m'auraient tenu des propos ignobles, comme quoi je les fixerais, comme quoi je les désirerais, que ma petite culture, dont je fais l'étalage, le ridicule étalage tragique, n'est qu'un subterfuge lié à ma frustration : « tu n'es pas beau, tu n'es pas aimé, tu n'es pas désiré, bref, tu n'es pas blanc. »

Elles m'auraient attribué une névrose, pour dire que l'impossibilité blanche est passée au fantasme, que la jouissance des femmes contient le clin d'œil du maître. Elles me diraient : « Tu peux pas jouir… tu veux être reconnu ! » Mais quelle supercherie ! Quel mensonge ! Quel est ce venin insupportable qui me brûle la peau !

– En réponse à mes tourments, je dirais que j'ai toujours conçu les choses ainsi : « Si je ne suis pas aimé (pauvre de moi !), c'est que je n'entre dans aucune mémoire, si je ne suis pas désiré, c'est que je suis toujours dans mon coin, à force de produire (MAIS COMME NUL AUTRE) des idées fameuses, mais inutiles. En bref, si les hommes ne rêvent pas d'exotisme, ils ne m'aimeront pas, si les hommes ne désirent pas "de beaux, de sublimes enfants", il ne m'aimeront pas, et s'ils ne désirent pas toute l'histoire de leurs crimes, du monde ensanglanté avec son feu, ils me délaisseront.

Je me suis toujours vu ainsi. Et quelle chose, quel produit je reflète dans les yeux de ma chère, de ma promise (châtain-clair, blonde), qui peut-être délire, fantasme, s'envoie (mais immensément !) sur mon image, et que je ne peux pas, avec tout l'effort du monde, ne pas désirer ?

Mon amour est vengeance, violence justifiée.

Il s'ensuit pour ce tout nouvellement, tout tristement *poète*, des haut-lieux parisiens où l'on se frotte, où l'on pince les fous de toutes leurs cuisses (en guise d'expiation), qu'un homme l'interpella, alors qu'il fixait bel et bien ces muettes. On comprenait trop bien ses pensées.

Tout d'un coup, le ton bouillit… Ça va éclater… ça va bombarder de mille poings… parce qu'il ne faut pas regarder les voyageurs, ni les gens en général… Il ne faut pas penser ce qu'il rumine. Parce que c'est ignoble… C'est répugnant… sauvage. D'un coup, les volées explosent, et laissent immédiatement le poète étendu, telle une bête meurtrie dans les yeux du chasseur.

Mais avant de s'évanouir, plusieurs idées virent le jour. Nous en citons quelques-unes, en dépit de leur obscurité ou de leur bizarrerie : « Je hais mon existence. » « C'est DIEU lui-même qui m'a fait ainsi : créateur, prophète ! » « Je rêve de pouvoir dans les bouches du métro, ramenant ma vie à du tonnerre, des fracas et des cris. » « Vous savez, vous, ce qu'il y a derrière le métro, vous savez, derrière le terminus, comme à Châtelet ou à Nation ? On m'a raconté des légendes… On m'a parlé de mondes souterrains… Y sont enchaînés une ribambelle de maudits ! »

III

– Je me suis réveillé dans un métro où l'on ne compte plus personne : à *Terminus*. Plus précisément, c'est le noir complet. Je tâte donc aux strapontins, aux barres, aux poignées. J'en déduis que tout aux alentours, c'est un immense havre de verre, comme un écran qui reflète la ville, au cinéma. Soudain, les moteurs vrombissent, fument et remuent. Vint immédiatement une Machine de pierreries, qui avait tout le charme des curiosités, des scènes morbides : du diamant et des topazes s'avancent ! Elle n'avait pas deux bras, mais deux larges canons, ni de poitrine, ni bassin, mais un plastron tout d'obsidienne, crevé, creusé, cuirassé… Le beau dans son sublime !
Sa blanchité me rend ahuri, au-delà des coupes étroites, minces, blondes, châtains-claires, des cinq, sept Blanches, seyant aux désirs qu'on permit : d'essences, de fées. Pourtant, son nez tirait quatre traits (humant de deux disques) dressant deux cellules d'oeils par millions.

Greffée comme à trente clochers,
Nous la percevons du tympan.
De la fournaise, de la verdure ou des glaciers
Elle exhale le son, et le pouvoir vicié
Qui excite nos sens d'un nouveau sentiment,
D'une percée, ou bien d'un ferment
Pour nos yeux : tristes vases clos.

Le coup de foudre agit : me voilà transformé !… Me voilà désormais aimant, confiant et sage… Je suis la foudre, je suis le roi… et le seul mage !… Et par la voix de DIEU : le seul être adoré.

– De son sort ravi, le poète commença son coït. Et à force de gonfler d'univers, il se mit à geindre, et sa chair à s'épandre, sa tête, à brûler. Il jouissait du temps perdu et de toute sa vie. Quant au métro, il resplendissait, rempli de mille vibrations, de mille rayons, coupant la nuit comme du papier de fer.
Tout d'un coup, une force infinie, en un point défini, s'accumula. Tout, les barres, les poignées, les strapontins, la Machine souple et anonyme, le métro, fut attiré. Que restait-il du monde et des hommes ?

Tout renaquit.

Quant au poète, il était seul. Il pouvait enfin vivre : « Pour mes seuls yeux, le monde s'étend. Ma paume à l'infini, mon corps, l'espace. Je souris. Les arbres ont éclos, là-bas, dans l'étrangeté. Nul besoin d'équivalent, nul besoin des hommes : les choses se suffisent, comme soutenues, à l'orée, par la lumière des fleuves, des monts et des cieux. L'étendue est pleine de destin.

Mon songe s'anime.

Il s'affirme là-bas (dans une vaste *Structure*), où la foudre l'enrubanne. Le métal le garnit. Je perçus, comme nul autre, un passage dérobé, les vestiges d'une ancienne cité. Je m'étonnai d'abord, puis, comme tout cela frémissait, comme tout tenait de la vie qui ne juge pas, celle des pierres, des animaux et des plantes, ma confiance retentit :

"Décide des jours et des saisons ! Soulève toi ! NOUS t'avons tout destiné." »

I

Tout était immense, tout : les murs, les arêtes, les escaliers. Le vide, du ciel et des bas-fonds, comme la vie des plantes et des bêtes, s'exprime au travers des murs, arêtes, escaliers. Je m'enfonçais peu à peu. Je désirais cette seule et unique direction. Mais au niveau de chaque palier, de chaque marche, à l'instar de ma première réflexion, je m'étonnai : « c'est immense ! et ça m'a l'air pensé… Suis-je bien seul ? »

Je comptais tout en marches : mes questions, mes idées, mes désirs. Quatre milliards ! ayant retranché l'erreur, l'oubli et la frustration. Mais un événement sut me réconforter (jusqu'à quand ?) : des signes, du sens dans ce monde perdu ! De grandes fresques boulottaient le plan infini de la *Structure*. Des millions d'histoires et des millions de mythes, des explications, des raisons. L'archéologue de mon tempérament était ravi ; le dieu, confus. Comment, dans mon propre monde (l'univers salvateur !), pouvait-il exister d'autres êtres, mais surtout d'autres sociétés ? Ma crainte devint effroi lorsque j'appris le sort des hommes.

D'abord, ces chiens, ils subsistaient. Il demeurait encore ce possible que j'en croise un (de leur espèce que j'ai tuée). Cette simple idée était nouvelle : une fureur sans nuance, libérée. Par ailleurs, les fresques m'indiquaient, non sans difficulté, le système ingénieux de mes ancêtres, et terrible. Le nouveau monde (ma *Structure* !) se divisait en quatre parties : *Enfer*, *Purgatoire*, *Paradis* et *Écriture*.

L'*Enfer* désignait l'espace de lutte entre les hommes et ce qu'on appelle les « autres ». D'après les Écritures, les guerres étaient si nombreuses qu'on n'eut jamais rejoint ni l'idée de paix, ni l'idée d'harmonie. Étant donné le caractère infini de cette lutte, les hommes prirent une décision qui posa l'origine du « Monde ». On décida d'engager le projet *Terminus*. Ce dernier visait à créer une conscience salvatrice pour laquelle l'« Homme » constitue l' « Ordre ». Une telle entreprise justifiait trois idées correspondant à des pratiques distinctes : celle du *Purgatoire*, du *Paradis* et de l'*Écriture*.

Le *Purgatoire* désigne la réserve des otages, là où toutes les espèces (à l'exception d'une race, vague et vomissante) sont retenues captives. Mais pourquoi, si les guerres sont éternelles, si la quantité d'ennemis est illimitée, faire chantage, ou retarder l'exécution ?
Il n'en est rien. La dix-millionième image, ornée de dorures et d'enluminures fantastiques, donnait l'argument qui conduisait les hommes :

"Toute conscience de soi pure est conscience du soi-partout."

Le *Paradis* se définit alors comme le monde de l'homme, au sein duquel les otages sont administrés. Les « autres » ont droit au statut de « fonctions » (ou bien « matérielle » ou bien « gouvernementale »).
Enfin l'*Écriture*, ou « le monde à venir ». La grande majorité des images étaient dédiées à l'histoire de la conscience pure de soi, qui selon le Texte désigne « l'histoire de la Grande Machine ». Cette dernière aurait défini, avant l'existence effective du monde, le destin des hommes sur les choses. Tout, ultimement, était le projet d'un dieu extérieur et absolu.

– Mais s'il y en a un, s'il existe une divinité, alors (et c'est certain !), c'est moi, c'est de moi que tout doit dépendre !

Le dernier panneau des dernières fresques, qui faisait des millions d'aventures, pointait vers l'escalier, avec la sobre indication "*Paradis"*. À quoi pouvait bien ressembler le monde des hommes ? Il suffisait d'avancer…

Dans un couloir teinté (cinéma de tuyaux), j'avais accès à la « Série des fonctions ». Ce qu'on exposait comme une réussite morale correspondait aux pires sévices.
Les arbres que j'avais consacrés, pour lesquels je prêtais la vie et la vision, je vis qu'on leur arrachait les yeux. Leurs globes, ils faisaient glouglou (comme la mort des poissons) dans des marmites à transporter immenses.

On tenait les chiens pour des chameaux. Rompus par les récipients, ils tenaient du serpent (des serpents à poils) plus que des grands émissaires. Et le sang les signalait : infects… pourris…
Enfin, avant que je ne sombre dans la folie de perdre mon destin, je vis mes machines (sublimes machines !), qui ne ressemblent en rien aux hommes. Ces derniers les tenaient pour des monstres : « Voici les envoyés de la Grande Machine ! Entrez, voyez donc la Machinerie ! Comme elle consacre notre dieu ! » Tout se retournait contre moi. Les machines, esprits mécaniques, flottants, étaient chargées d'administrer le désir de l'homme, c'est-à-dire l'esclavage universel. À voir ces si belles espèces aliénées, j'en étais meurtri jusqu'à la fin des temps. La suite de mes aventures : des cris… des vomissements.

II

J'en avais fini avec le couloir des hommes : voici l'*Enfer* !

(Il ne se passait rien.)

C'était un immense désert à perte de vue. Si je veux rencontrer les maudits de ce monde, je dois avancer. Quelques arbres… quelques souvenirs… Peu à peu, je discernais des remparts semblables à ceux de nos cimetières.
J'entrai dans un petit enterrement de lézards, et je m'étonnai que furent conviées toute sorte d'espèces : par exemple des chiens, reposant leur échine brisée par le travail, des machines, semblables à celle de la *Structure*, ou encore des piverts enchantés, retraçant dans l'écorce des arbres les yeux que les hommes avaient troués. Ces témoins des pires souffrances ont senti dans ma démarche la cadence des maîtres. S'il existait des rancœurs, mêlées à un vieil instinct et des crampes d'estomac, ils restaient tout occupés d'eux, s'affairant aux calices des fleurs exigées. Les lézards plongeaient leurs morts dans un vaste origami, à partir des plantes qui fleurent les caveaux.
Malgré mon allure d'homme, ils se précipitèrent pour mieux comprendre les injections noires, violettes, de mes yeux courroucés. Ils y virent le reflet de leur haine infinie, et consacrèrent brusquement notre alliance.

L'adoubement consistait en ceci : d'abord, on vous tient étendu au sol, les yeux contre le ciel. Ensuite, les chœurs retentissent dans une danse endiablée, où tout le monde s'embrasse et se rencontre. Enfin, on se saigne les mains comme on peut. Les lézards s'entendaient.
L'enterrement reprit : consistant en plusieurs phases coagulées, il commence par le sectionnement infini des cellules, muqueuses, dans un ordre que les lézards tiennent pour vrai.

On dirait des jets figés de fontaines, des écharpes de granit.
Le sang recouvrait mon corps tout entier, et l'angoisse m'envahit.

Je ne pouvais plus supporter ni d'être un homme, ni d'être un lézard, de souffrir en somme comme les autres, parce qu'on ne trouve aucune complaisance même chez ses semblables. Je ne peux pas non plus m'identifier aux esclaves, bien qu'on nous prête des liens de projet et d'hérédité. Encore une fois : je n'y comprends rien à leurs manèges. Je ne comprends vraiment pas leurs gestes et l'osmose qui les lient. Mais si j'étais lézard, en mon for intérieur, j'aurais quand même pris la fuite (quinze cent fois) je serais bourdonnant d'un monde si libre qu'il me tiendrait éveillé. Les lézards ne voulaient pas de mon monde. Au lieu, ils commencèrent à sectionner vivants les simili-prêtres pour s'enjouer de leurs membres rubiconds. On pleuvait de sang et d'odeurs terribles. On se chamaillait, on se battait réellement pour honorer nos frères trépassés. À la fin, on se ruait dans le vide, duquel les bêtes pénitentes, depuis tout au fond, engageaient le pèlerinage expiant et consacrant nos camarades. J'étais désormais absolument seul. Les chiens et les arbres n'existaient plus.

– Notre poète est abattu. Je vous passe les détails, mais de nombreuses années ont passé avant qu'il ne s'extraie des *Égouts*. La porte d'entrée lui fait face, un sceau vierge, et une épée gisante…

Qu'avons-nous à l'esprit, l'espoir désespéré ?

IV. « Est-ce la fin du monde ? »

C'est las devant la mer trouble d'attendre le rictus renversant. Au lieu, c'est la main que ton amour a prise, lorsqu'il sèche ton encrier. Crève d'ici là de n'être pas crevé !
(Tu devais tant disparaître.)

Je ne peux plus crier normalement « tirez sur la gorge des oiseaux à la poudre des grands incendies ! » quand il s'agit en fait de la seule race des hommes. Lorsqu'il s'agit de cette seule race, la seule entendable, la seule méritable de race, on équivaut mal la haine au mot. C'est un marbre d'interactions solides, s'évaluant, sentant, jouissant encore d'un peu d'idées, qui sont clémentes à leur tour, qui se répètent au moindre mot. On voudrait alors pour de bon briser cette seule et vague, vomissante race, pour faire prospérer l'âme des machines. Seulement, c'est impossible, si n'est pas scellée dans le marbre l'épée des *Égouts*. C'est donc qu'il faut clôturer ce chapitre humain aux bactéries, sang, chair et transmissions, virulences, où régit ce tyran flasque d'Amour. Garder le strict minimum, tout penser, innovant un autre monde où la race a disparu, où le monde est éteint, scellé, et baiser au pianiste l'outil, son paquet de doigts fins, ahuris, trépignant sur des touches et des replis foncés.

*****

INTERLUDE

Il est remonté à la surface. Son monde n'existe plus… Scellé… Au revoir perceptions, souvenirs… les machines. Il s'enfonce… C'est plein d'angoisses et de regrets… C'est sur le point le plus sûr, des regrets, des angoisses, de crever.

V. Identité

– Mais que t'arrive-t-il ? Double, enfant : élabore ! Pense un peu sur la chose ! NOUS NOUS sommes recueillis pour toi, prêts, silencieux. NOUS attendons ta création ! Mais serait-ce par lâcheté qu'ici, tu ne vois rien ? NOUS sommes-NOUS trompé sur ton sort ?
Et quelles sont tes raisons ? Tu te défiles à l'écoute de NOTRE promesse. Montagnes, fleuves, bâtiments : NOUS t'avons tout destiné. Désormais, tu NOUS inspires la terreur, et NOUS crions sur ton visage : fièvre, alacrité ?
Réfléchis… Ne serait-ce que pour vivre ensemble… Ne crois-tu plus en notre amour ? Qu'avons-nous oublié ? …
S'il te plaît, parle au nom de l'être qui, sans te désavouer, saura nous accomplir, en toi et pour ton avenir, dans une clairière où sans ambages advient le silence.

– Laissez-moi indigent, tranquille et désespéré ! Je suis mort pour vous, à concentrer ma vie dans l'effroi. Où suis-je, sinon dans l'attente réceptive, invincible, de ma propre fin ? Qui suis-je ?

Que serais-je sans toi ?

Je ne supporte plus la beauté, à travers les hommes et les choses, je ne peux plus vivre.

Ainsi je mens… Quoi ? Tout est possible ? Mais je n'ai pas d'idées.
Aucun concept.
Il nous suffit d'écrire ?

VI. Chute infantile

Ah ! Quand l'écriture revient sur le néant des choses…

Pour mon anniversaire nous allons prier ! Ensemble roussillons ! Que Dieu… !

Tout est fini : le bonheur d'être ensemble, la fête et les couleurs. Brûlons, jusqu'au lendemain de l'os roussi,
Et que, notre cœur aliéné, l'on souffre
Sur des ongles palpables !

Je n'existe plus.
Mes oiseaux piqués… Oiseau piqué ! Pour qui mes visions ?

(Hurlements)

Mon amour : qu'est-ce ?
Donner ? Toute ma vie.

Drame.

VII. Une chanson

Des petits oiseaux,
Tutélaire armée,
Qui singent armés
Les bègues *zozos*.

Des petits oiseaux,
Mornes-alités,
Clercs des perroquets,
Zoziologues, bobos.

Ailleurs, des momies,
Des zobs, des zouzous,
Des *Neuromantiques* !
Des ondes de coucous…

Mais la pire engeance,
Oiseau de fonction,
Idéifie, pense
Sa propre fiction, ainsi qu'un roi mage.

Il se répète,
Il est fâché,
Une trompette
Exténuée.

Des petits oiseaux,
Tutélaire armée,
Qui singent armés
Les dieux égoïstes.

VIII. Néant

Le souffle brillons… d'adages des collines… Sa bouille frappée, les vents circulent l'encens, crépitant, boursouflant joyau.

Retors d'enfance calamite, chiens de l'armée égoïste… m'assassiné ! sous le jour-tas de fluides dômes et montagnes (Une passe de poiriers s'agglutinent).

Brillons pourpre d'adagios ! Bazar sur les vents circulons ! Les nez enivrés, bruillards.. d'alertes chardonnées sur les routes.

C'est bien (fluides clapotis…) nous chantant la levée des saisons, fleurissons des gamelles tantôt la pluie d'une récolte ténue.

Le vide est bonheur, l'espace surtout blanc… Répète : « Sur tous : lame. » Assiégé le bretteur s'élança du pays avait préparé : le sabre d'art. La conscience si forte des signes et des saisons…

IX. Vérité(s)

I

La conscience si forte des signes et des saisons… Lorsque tout est balayé… Mais recueilli : la conscience si forte des signes et des saisons.

Te souviens-tu de ce chien, de ton chien sur la terrasse ? Il louchait continûment… Il prêtait ses yeux à n'importe qui, à tous les angoissés qui t'épiaient. À l'intérieur, nous pouvions prier des arbres, des fleurs pour ma seule vision… Leur liberté d'être pleins, d'être de libres images.
Et la *vérité* s'impose : je n'existe plus, ni mes angoisses, ni mes désirs, ni mes peurs. *Tout t'appartient.*

Sur une chaise
Tu joues aux cartes
Tu tiens trois espèces de cœur et de trèfle
La partie continue

Tu tiens avec les choses d'une même saison.

Nous avons vécu, avant d'honnir ma vie et tout le reste : « Sur les montagnes du cœur, l'oiseau… Tout était de nous-mêmes… La cité lacustre de nos rêves… La paix, le silence… Notre destin et nos souvenirs… Ces bruits, ces feuilles, immédiatement. Là-bas, c'est la marée qui s'annonce, le vent, la mer. Sur qui s'annonce le vent, la mer ? Sur ma vie (nous avons tout vécu !)…
Mais tu as disparu : tu t'étais souvenu des montagnes, de l'oiseau pris dans son envol, la cité, le silence, les feuilles, du bruit de notre destin. Nous étions dans mon regard qui te rendait unique.
Alors pourquoi, dès lors que tu as tout vu, qu'alors plus rien n'était obscur, ni de toi, ni de moi, t'es-tu enfui comme l'être le plus mitigé ? Ce n'est pas sérieux. J'ai tué ma vie pour te tenir dans le respect, dans la beauté.

Cette dernière, nous le rappelons, pour tous les poètes du passé, et tous les poètes de ma vie, est l'âme du corps qui s'agenouille priant (pour commencer, la prière écourtée d'une fleur). Plus elle s'allonge, plus l'espace de la prière s'étend, plus l'altérité, pour soi, et selon les règles d'une dialectique, pour l'autre, s'annonce comme le printemps, où le ciel inonde les plantes, et la terre mouillée, l'espace. Alors pourquoi t'es-tu enfui ? Je ne comprends pas. Pourquoi ne pas s'être retiré plus tôt ? Pourquoi, si ce n'était rien, cette beauté, de ta personne réelle, avoir persévéré ? Pourquoi, si c'était l'inverse, ne pas avoir continué ? Mais tu es parti. Peut-être que tu t'en es allé pour ces raisons (pour d'autres ?)… Mais si c'est pour de bon, à jamais, gardes-tu seulement le souvenir, le reflet de ma *Vision* ?

II

– Soudain, GRAND DIEU, dans un élan qui lui était inconnu, exécuta à l'aide d'une faucheuse qu'il tenait de son père (ce dernier s'en étant servie pour menacer son fils), que ce dernier tenait lui aussi de son propre père (qui ne s'est pas gêné, pour demeurer le seul qui existe, à menacer, voire à tuer ses propres enfants), le poète inconscient du drame qui s'annonçait. Sa tête eut vite fait de revenir sur les traces de l'assassin, qui, par des mesures d'extrême précaution, trancha, encore et toujours, les restes de celui qui disparut. Une fois assuré de son succès, GRAND DIEU s'exclama :
– Qui pouvait s'attendre qu'il fomentait dans mon dos ? qu'il se recueillait dans l'espoir de me nuire ? Mais vous l'avez entendu, cet imbécile : "…pourquoi t'es-tu enfui ? Je ne comprends pas…" Et d'abord, à qui il parle ? Il n'a jamais été question de quiconque, du moins d'aussi important ! Il me l'a caché, le félin ! En tout cas, on peut être sûr d'une chose, c'est que n'importe qui, peu importe sa bêtise, aurait cerné le piège. C'est évident qu'on a affaire au plus immensément égoïste de tous les hommes ! La pauvre personne qui risquait qu'on l'enferme dans une image … Elle se serait indignée ! Car personne ne s'aperçoit dans une telle "vision", sinon comme l'outil d'un fantasme mal conçu.

Mais enfin pour qui se prend ce poète !? à vouloir ceci, cela, à s'imaginer que les choses lui sourient ! Ce n'est pas pour ça que je l'ai commandé. Moi, je désirais un intercesseur, parce qu'au fond je me soucie de vous. Je voulais que pour vous les choses aillent mieux, plutôt que d'un effronté qui jouit tout seul, qui cultive sa propre *vérité*.

Parce que par-dessus tout, nous sommes faits pour souffrir. Mes sœurs, mes frères, je vous entends. Je compatis ! Mais le chef d'un pays, que dis-je, pour bientôt d'un empire ! c'est le plus justiciable, le plus citoyen de tous. Si nous souffrons, si nous sommes angoissés, incapables, nous sommes sérieux, nous sommes autorisés à parler. Mais dites-moi que c'est bien vrai… Je ne rêve pas : vous vous dissipez ! vous sentez l'abîme qui vous observe…

Vous vous êtes persuadés, méditant pour la dernière fois : « Bien sûr ! je suis seul … le seul à exister … Je suis la seule et unique victime ! »

Dès lors, prenez moi pour ceci : pour le premier, s'acclamant, qui nous prêche, qui nous chante ! qui se tue pour nous. Parmi nous, je compte les plus grands esseulés, les dieux de la haine, mais aussi la gravité et toutes ces planètes, tous les hommes, leurs foules de désirs et de fantasmes. Nous détenons tout, la vérité et son verso : le suicide. Nous avons pour espérance la conscience si forte de ne plus croire en l'autre. Nous ne voulons plus des ténèbres qui nous tuent, qui reproduisent le doute à l'infini, mais l'idée que tout prenne fin…

On voudrait qu'on nous dise : « Vous n'avez plus à réfléchir, ni à éprouver la moindre surprise. N'étaient-ce pas qu'illusions ? Vous n'avez plus à souffrir la tristesse, vous n'avez plus à y revenir : elle est éternelle. Dès lors, rimer, danser, enfin, rencontrer des hommes qui vous ressemblent. Le concert et les orgies sont offerts. Le monde s'est éteint… Et d'ailleurs, votre joie qui est si contagieuse, qui peut lui résister ? Et celui qui vous retient, s'il se manifeste, rappelez-lui la foule, d'un coup d'œil, l'universelle assomption. Désormais, on perçoit comme vous des milliards de prophètes, on perçoit, comme vous l'avez désiré, que le monde doit disparaître, que celui qui le soutient est un fou. Jouissez même de l'invraisemblable : plus rien n'interrompt ce rêve que nous psychotons, ni les autres, la famille, bizarrement les amis, qui trop souvent s'interposent (comme des règles scéniques). Jouissez de ce rêve où disparaît la mort : *notre impossible*. »

C'est mon mérite de vous voir, de vous parler ainsi… c'est celui d'un chef, du régent d'un tel empire, le plus justiciable de tous… celui qui maintient que si tout meurt, il n'y a mort d'aucuns… ni de vos proches, ni de votre famille ! J'attends donc, sur la base de votre serment, que vous teniez l'univers comme un bien commun, et qu'absolument, je puisse l'anéantir. Mon monde est le plus étincelant. Vous y serez sereins. Mais me suivrez-vous ? Me suivrez-vous pour ma seule évolution ? Pour vous assassiné, puis *renaquit* ?

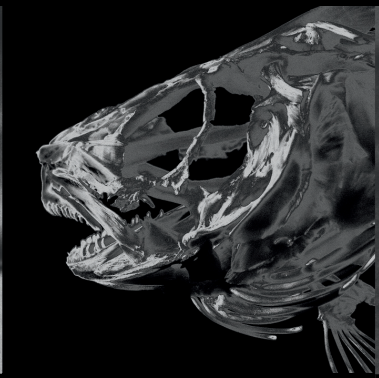
Quel sens à s'imaginer mourir sous les applaudissements d'un dieu ?
Qu'est-ce qui y est si bon, nécessaire ?

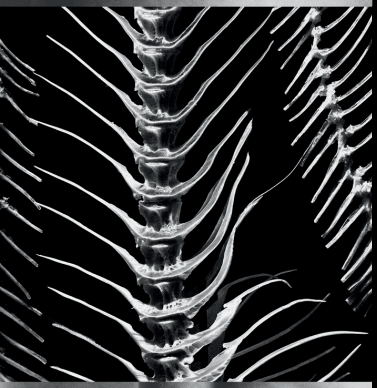
Livre de l'Intériorité



« Voici la tour où était enfermée la belle Gabrielle… tous les soirs Rousseau venait pincer de la guitare sous sa fenêtre, et le roi, qui était jaloux, le guettait souvent, et a fini par le faire mourir.[1] *»*

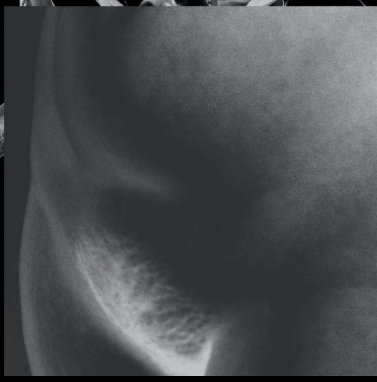
Je patientais. Je vous ai vue, je vous ai fabriquée.
Je crus en mon pouvoir d'orfèvrerie.
Je vis vertèbres s'allonger et faire corps avec mon sang, le vôtre.
Or, je guettais pour rien, je dus vous enfermer contre le récit.



Vous n'êtes réellement rien sans la pure prison en orbite que je vous lègue, et que je trempe dans la chansonnerie.



Quant à votre corps, qui jadis se pointa crépuscule après crépuscule verni de cet accoutrement dont le détestable se fortifie dans la croissance, je souhaiterais avoir pu le désosser depuis le début, c'est-à-dire en avoir eu pour "une bouchée", et par là même, puisqu'il ne peut exister un acte plus doux, avoir fait la preuve devant mes contemporains de ma fine compréhension de la vérité.

Vous n'êtes belle que par morceaux, Gabrielle, ou vous ne l'êtes pas. Et ces moments tendent si aisément à disparaître : on me voit.

« *Memorabilia*, entre autres »

0.

La pièce se vide, le carrelage est froid, vous pûtes craindre de vous déchausser. Au prétexte de la raison durcie comme un gâteau trop cuit, vous vous refusez aux signes familiers, l'anaconda entre les fesses, mastiquant, tête-chercheuse, ami des culs-de-jatte, quoique le long de votre dos ne fût pas encore à sa hauteur. Il rêve aux triptyques étincelants, moins ceux fiers par leurs pigments harmonieux que les dégoulinants, étrangement sourds, ces marches stridentes (sans un bruit) vers ce que nos pères pussent d'ores et déjà expérimenter par l'adjectif *nuit*. En effet, n'avez-vous pas, à l'occasion d'un ravissement, exploré l'âge de la massue, du gourdin, les senteurs du crime en rut ? Là-bas on prétend que nos mains sont nuisibles. Ses détours, et il faut dire que les pièces de ces chambres infinies assomment jusqu'à l'*ennui*, vous choquent la mâchoire, le vomi au fond de la file ; et quelle attente, que de "nouveaux" souvenirs ! Ce lieu, ce carrelage, ces chaussures avec lesquelles vous courez se renversent et s'éveillent selon les besoins et les pulsions. Au sommet de votre corps, qui n'est déjà plus un corps mais un oubli, un succube vous masse les tétons, et d'un feutre ardent, trace sur votre front quelque inscription précolombienne : ***Tezcatlipoca***.

La chauve-souris sur la chaise, derrière votre dos, la pipe au cortex, les canines soignées, ne vous a rien réclamé, et pourtant la voilà, comme pétrie par on ne sait quel métal rare, par on ne sait quelle déité en exode (elle se parfume par le biais de feuilles d'or). Elle aussi ne sait pas avec absolue certitude ce qui se rédige à l'encre, qu'importe. L'essentiel se trouve quelque part entre le larynx et l'hippocampe, ça elle le sait. Puis d'un asile familier, derrière le mur fendu par un rire, se meut concurremment, bien que sur la pointe des pieds, un refrain nocturne... "Libère-toi, vidange ton poulpe : *parle*."

1 C'est Nerval qui le barde dans *Les Filles du feu.*

1.

Fussé-je dans une ruelle un soir de mai, un de ceux qui laissent planer ce que je nomme non sans ardeur infantile, attachement à mes mites : *éclatement bleu*, j'aurais pu m'approcher de cette vilaine. Le lampadaire miroitant ses toux (elle se serait évadée *par exemple*, du restaurant Monchou, pauvre cimetière dans lequel un égrégore de grincheux l'obligeait à l'autographe), l'imaginant fière, ne larmoyant qu'à petite dose de rires, nos particules se retrouveraient quoi qu'il arrive confinées à la vitesse de la lumière. Dès lors la ruelle donnerait un air sibyllin à cette octogénaire (siffle-t-elle durant mon absence ?), les yeux en requin marteau, et elle eût pouffé de rire si le culot de lui demander mon chemin me vint ; mes billets roulés crassement entre ma poche et mon pénis gonflé, subtilisés ! Moi qui eusse la fortune et l'honneur de retrouver l'acide des deux hanches romaines de la belle Gabrielle, je serais floué, en incapacité de la payer (et une rose, la plus belle, tout d'azur et de saisons inventées, ne changerait rien à la liqueur que je fisse émerger de mon cœur en la voyant ainsi, si penaude, la carcasse circonvoisine du crabe, aux pinces fluettes, réfutant du coin de la chevelure inexistante - car un être pour lequel on n'a plus de laissez-passer n'a plus de tonture - l'alcoolisme propre à mon échec). Elle m'attrape. Où est la monnaie ? Elle me crie. *Mais je n'ai rien, quand bien même tout est là.*

2.

Poète des deux mondes ! J'ouvre les deux yeux (et je ne sais pourquoi il me paraît cracher un venin qui n'est nullement le mien, or sa poitrine a le volume de la mienne, et ce corps à corps auquel je participe, malgré moi, espérant sournoisement l'esquive du ballon de baudruche, me gêne aux entournures). Ayez assez d'imagination pour vous battre contre l'invisible progressivement visible ! Sans murs, ou chasses-d'eau pour s'évader. Un cœur accroché aux ongles (de l'informe entendrait-on le battement ?), tant est qu'il s'agit là bien d'un cœur, une furie de parfums m'endort brusquement... sans pour autant que, par miracle, mes pensées se stoppent. Ce n'est pas une vulgaire pièce, un huis clos allergique à la magie, la pierre blanche auprès de laquelle je vis le big-bang rappelle le luxe du donjon.

Pétrarque sur le trône renifle les vapeurs, avant de déclamer : *Du papier !* Mes poils se hérissent, je tremble, j'avance les épaules timides, les joues desséchées (attachez-vous à une crevasse et priez, vous comprendrez ce que je saisis - en plein dans le mille, suffit-il de le dire - à l'orée du réveil). Il me faut descendre un escalier sinueux, en spirale, arriver à bon port parmi le tas de grimoires renversés... et Laure qui pétrifie. À peine ai-je le temps de prendre le chemin de la porte des latrines qu'un homme, que je ne connais ni de mon cœur ni de mon cul, m'interpelle en me retenant le bras ; oui, je dois misérablement avoir recours à des tropes visuels pour l'énoncer, ses formes sont changeantes, le caméléon s'est substitué aux rides. Ainsi, en ouvrant l'entendement à quatre-vingt dix degrés, je perçois un charmant barbare moricaud, quand, remontant la pendule, ce sont les allures d'un blanc cinquantenaire, le sourire boy-scout en sus, contre lesquels je butte si - et seulement si - je fais de ma vue des confettis.

- Dis-donc ! Votre visage... Vous êtes le poète assassiné par son dieu !

- Comment le savez-vous ? Et comment me reconnaissez-vous par l'intermédiaire d'un texte ?

- Vous ne devriez pas être là. Ce n'est pas votre monde, vous êtes le fruit de l'imagination d'un auteur très célèbre. Saperlipopette, je me suis construit par rapport à votre modèle.

Nous nous ressemblons. *Je suis barbare, aussi.*
Pétrarque sonne la sonnette d'alarme, clausule des chiottes.

MAIS OÙ EST DONC OR - NI - CAR ?

- *Car* je suis cette naïade, nièce virulente de la veine fauve, sur laquelle un crottin remue la mélodie que rien n'excuse. *Ni* la brume de l'aurore (on lui prête des intentions qu'elle n'a guère), ni l'âme que j'enjoins à stopper sa traite. *Or*, moi, Laure, Gabrielle, fille du soleil, crâne sur le bureau, madeleine le soir, Brocéliande formulée à l'envi, je vous chasse en vous rappelant que vous n'êtes pas plus érotique que le peintre d'Aix-en-Provence qui ne sut pas aimer une femme ; je ne dors plus, je ne me baigne plus, ma pourriture se dresse à la jugulaire du poète, coriace nourriture. Fariboles, confiture des mots, les croupes que vous regardâtes par-dessus mes poumons s'insurgent, ainsi, le masque de fer battant la chamade, révoltée, j'implore enfin : Rideau !



Les spores étranglent les étrangleurs.

3.

Le donjon se couvre d'une civilisation millénaire (est-ce tangible pour celui qui ne repère plus ?), jardin spacieux, étonnante centrifugeuse séparant en elle-même les parchemins du passé du présent. Il y a des restes reptiliens dans l'eau ; c'est beau, touchant, sensible, vivace, varié comme la météo. Les préraphaélites ne sont plus cloîtrés dans leurs cellules, honteux d'avoir été bêtes. Le Calvaire, d'une carte l'autre, maître corbeau, nous informe gentiment que la cantine recommence, les amphibiens-historiens heureux, sinon charmés par cette pulpe-cigare pour laquelle nos rhinolophes, armateurs du S*onge*, frétillent. Que d'anecdotes à venir ! L'homme et la femme se lovent, le pommier érigé en tant que prémisse du musée. Au zénith des divans, l'empire : inaliénable, inarrêtable, tout d'hydromel infatué sous son génie. Je n'arrêterai pas la crise, je la comprendrai. Quid de la justification ? Tous rient, tous applaudissent. Le poète (*pouète*) pose pour l'objectif, les objets rangés avec soin, brinquebalant, virevoltant, le teint zinzolin ; que je fusse tué par tous les dieux, spécifiquement les plus jaloux, à qui enverrais-je le blâme ? J'ai la sybarite éternelle, celle que je malaxe depuis Toutânkhamon. Mourir pour une apparition ou une obésité câline, maline divinité, *sottise*, car mourir c'est déjà se justifier, et un homme qui se justifie est sans mystère. Je vous aime, et vous ne m'avez pas tué.

Notre langue se dévisse, courtisane, humble décoratrice d'un palais ;
sur cette apothéose, tous goûteurs et déroutants, en rythme :
Mon pied, une gueule de serpent !

Montagne rouge
ou l'appel de l'airain

Le monde ne peut vous haïr ; moi, il me hait, parce que je rends de lui le témoignage que ses œuvres sont mauvaises.

Jean 7 : 7

Je ne vois pas bien ce que sous-entendrait la dénomination "art engagé", évidemment les apologistes de celui-ci appellent de leurs vœux pléthore d'utopies toutes plus diverses les unes que les autres par les intentions, mais ridiculement semblables de par la codification : le scénario est toujours le même, beau bateau, les amarres dorées, la ritournelle plaisante, une expression nouvelle surgit et guide *héroïquement* la société, ou devrait-on dire les couches de cette dernière qui intéressent notre interlocuteur, vers un avenir, c'est-à-dire une communication, meilleur. Il faudrait savoir ce qui s'articule derrière la prétention de la nouveauté, mon sentiment le plus poli - qui est aussi le plus coi - me susurre au cœur que ce ne pût être que de la merde destinée à gonfler les ventes des journaux. En effet, ceux que le sens commun nomme artistes, ceux que nous nous *engageons* à interpeller par le titre de poètes, se prémunissent de ce type d'héroïsme, ils ne produisent pas la moindre action dévastatrice.

Est dévastatrice la mort odieuse de quatorze mille enfants sous les flammes et les ruines. Est encore plus dévastatrice votre absence, votre indifférence, votre satanée insouciance parmi les corps. Est dévastatrice la petite orchidée, tapie contre le velux, nous lançant un regard de chien battu après une journée de travail à nous être cassé le dos pour on sait qui et pour quoi. Il faut bien manger. Est dévastateur cet être qui est un autre être mais en même temps vous-même, sorti du col de la femme que vous aimez. Est ravages, ravages, et sans cesse ravages, votre garderie pour innocents et gens de bien au sein de laquelle vous vous autorisez à avoir, à consommer, à outrager. Sans doute est violence la première fois qu'un vieil homme vous serre contre son torse, pleurnichant, transpirant, grognant de pollution, de vie qui ne s'est pas vécue, malheureux du reflet qu'il vit, ce matin, à six heures moins le quart, les dents sauvages, la nuque enflée, devant son miroir.

Cette chose, j'ai songé que ce fut mon grand-père, le couteau au bide, la tâche rouge, vous savez, la minutieuse, la préparée, cette sournoise, cette délicate qui n'attendait que cela, que c'eut lieu. Je suis, *moi-même le bâton au poing*, cette *devastatio* parfois, je ne suis pas toujours poète (tant mieux), tisserands quelquefois remis à plus tard, je suis aussi l'écoulement. L'œuvre d'art amasse les gravats.

Nous ne saurions saisir les mystères, que l'on me parle d'arcanes !, de la fabrication que par celle qui intervient dans le moment de l'immédiateté, l'acte de *re*tenir, l'acte essentiel qui nous arroge notre humanité, nous conduit à enfin agir. Qu'y a-t-il de plus merveilleux - nous comprenons la merveille si étrangement que ce sentiment de violence intensément bon nous amène visiblement à croire qu'il n'est pas une donnée de ce monde - que vos pieds qui, en compagnie de vos proches, s'écharpent derechef dans l'étang de l'enfance ? Et de plus insupportable que le rappel - possible, la peur est un possible - de la finitude d'autrui ? Considérer décidément que l'on peut *vivre* sans lui, *être* sans lui. Je, *et le jeu du je est notre certitude*, prends fréquemment un bien fou à, en temps de détresse, me remémorer **La Pietà** de Ribera ; le Christ a la couleur du linge sale, et s'étend droitement, tout en vibrations invisibles, tandis que Marie, ma mère, éplorée comme nulle autre personne ne le fut, les larmes invincibles, réclame, le regard vers le ciel, un de ceux qui ne purent être enfantés que sous ce que j'entonne par la "sculpture de l'âge", quelque sympathie. Ravagée, morte comme l'est son fils, *pourtant* vivante du talon, elle prend néanmoins le temps de la missive. La prière est cette aventure amoureuse qui ne compte pas les débordements du rationnel, et ne comptant pas, Marie prie, Marie demande la bienveillance pour les meurtriers, pour ces hommes, *c'est l'homme*.

Du verre au coin des lèvres, ça grignote, le rouge, dont l'attitude coriace ne se démontre plus, à dire vrai je n'en dors plus, me reprend ; quand bien même l'on saurait compter sans faute la tempête à baises saccadées (l'eau de l'étang m'assassine, par exemple), en proie au besoin d'identification - ce qui permet de classer une sensation au détriment de l'objet qui aurait pu en naître -, la partie ne crierait pas à sa perte, une brèche, aussi exiguë soit-elle, suffit. Les rats se multiplient et envahissent l'aménagement du buffet.

Nous ne nous justifierons plus, *je serai contradictoire comme l'orgue et la cohérence*, nous ne vous devons que nos parures qui sont en droit, et de fait, un peu les vôtres.

Le poète se tait. Le poème court - de cour - ne saurait tout entreprendre, se soustraire à la *décantation* propre aux machines à café. Le gobelet frétillant contre la paume, vous vous rappelez, mais vous ne vous rappelez pas bien, vous y ajoutez une caméra, or la vie ce n'est pas du cinéma. Chut ! Place au roman,[1] veillons à l'altitude, amassons, décantons malgré nous, et, par-dessus tout, donnons les montagnes ; opposons-nous férocement - serrons les dents, il le faut, camarades - à ceux qui ont mis la littérature sens dessus dessous à compter des narratifs érigés en vérités (c'est-à-dire en désirs) de la fin du XIXème siècle. Nous avons été et nous sommes encore beaucoup trop dix-neuviémistes. Certains n'ont jamais élucidé que la Forme est maîtresse, que son énigme comprend le fond duquel le génie (tendance naturelle de l'esprit) ne se ressent ni se découvre, mais se façonne. J'ai toujours en tête le récit de ce petit garçon au bord d'une île déserte cherchant à la quitter, pour ce faire la contemplation accuse ultimement son inefficacité, car l'enfant finit toujours par taper des poings au sol, le silice remontant la narine, *l'image d'un bateau* pétri par les roches à l'horizon ; ce dernier n'apparut pas après un, deux, trois, ou quatre matraquages, il fallut attendre l'avènement de la *machine*, dont le soubassement continuait les signes de la main. N'est-il pas un tantinet admirable que des os, du "sarcophage stomacal", nous soyons revenus en chœur bronzer notre peau, ses lignes, sa conque, ses dépôts ? Habillés, nous sortons, le sable aux paumes - *le sabre au beau*.

---

1 Il est question, frontalement, du roman de *l'autre rive*. Pas celle vers laquelle converge toute cette production littéraire ayant établi cet écart, selon elle, irrépressible entre la littérature et la vie, ce même écart qui nous a fait croire, chérubins, que la poésie n'était qu'une dimension de la littérature et non son entièreté, lui préférant bien souvent en rayons *le roman spirituellement dix-neuviémiste*. Ce roman canonique (aujourd'hui, pissez sur Houellebecq et Ernaux, et cette valse qui vous dit que "c'est une intéressante histoire, comprenez bien") que l'on rangea dans la case LITTÉRATURE n'a rien à voir avec quelque poéticité que ce soit, pourtant j'annonce-là la forme et le lieu recherchés des pérégrinations surromantiques. Ce roman de mauvais poil a été un genre (grenade) profondément anti-littéraire et son aura parasite les tentatives d'éloignement. Le roman surromantique, lui-même, débutera le cœur craquelé par ce virus. Nous y reviendrons, hurlerons.





Frères et sœurs, camarades de tous les îlots et de toutes les prisons, en donnant, vous contribuez à censurer la censure du cœur :

Chaque don est utile et doit s'imposer gratuitement à vous.
Pas de minimum requis.

Vous avez notre reconnaissance pour l'énergie décuplée par vos oreilles et vos lèvres.

Pour nous contacter (mail et instagram) :
mouvementsurromantique@gmail.com* + *@mouvementsurromantique

MOUVEMENTSURROMANTIQUE

Pour retrouver le travail de la lumière dans le noir (et la pureté de vos songes), Émilie Brecard :
@embrcrd

EROTICON

Juin 2025 – Deuxième année